



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Bibliothèque nationale de France (BnF)

21~

54-289.

ÉPISODES DU HEIKÉ MONOGATARI,

TRADUITS DU JAPONAIS

PAR

5

MM. GOTO (SUÉO) ET M. PRUNIER⁽¹⁾.

INTRODUCTION.

Le *Heiké Monogatari* (Histoire de la famille Heiké) appartient à un genre de chroniques guerrières qui caractérise la littérature de la période éminemment militaire de Kamakoura (1192-1333). Il parut au début du XIII^e siècle, d'abord en trois volumes, puis en six, enfin en douze. On admet qu'il n'eut qu'une source originale, mais que des admissions et des modifications y ont été apportées par des personnages différents à des époques différentes.

L'identité de son premier auteur donne lieu à bien des conjectures. On trouve pourtant dans le Tsourézouré Gouça,

⁽¹⁾ M. Goto (Suéo) et M. Prunier, tous les deux professeurs de français à l'Université Kéio, à Tokyo, travaillent à une traduction du *Heiké Monogatari* (que F. Turretini avait jadis commencé à traduire : *Récits de l'Histoire du Japon au XII^e siècle*, 1^{re} partie, dans *Atsume Gura*). Ils ont bien voulu confier au *Journal asiatique* les premiers spécimens de leur collaboration. [Note de la rédaction.]

890²
866

["Journal Asiatique", Octobre-Décembre].
1928.

de Yoshida Kènko (1281-1350), section 226, une déclaration, très généralement acceptée, attribuant à Shinano no Zènji Youkinaga, moine laïque renommé pour ses connaissances musicales, la composition du *Heiké Monogatari*. A l'appui de ce témoignage on peut invoquer le chapitre sur Youkitaka, père de Youkinaga, qui n'a point de lien avec les autres récits et apparaît surtout comme un acte de piété filiale.

D'autre part il y a dans le Daïgo Zassho une allusion à un Mimmbou no Shosho Tokinaga qui écrivit le *Heiké Monogatari* en vingt-quatre volumes, et une seconde à un Soukétsouné qui l'écrivit en douze. Dans le premier cas la lecture erronée du nom a pu créer une confusion et c'est peut-être encore de Youkinaga qu'il s'agit. La deuxième assertion paraît plausible car le douzième volume contient, dans le chapitre intitulé Yoshida Daïnagon no Sata, un éloge du grand-père de cet auteur présumé, dont l'insertion ne s'explique guère que par l'orgueil familial. Soukétsouné doit donc être un des auteurs secondaires du *Heiké Monogatari*.

Les événements racontés remontent au début du XII^e siècle. Deux clans militaires, ceux des familles Taïra (Heiké) et Minamoto, issues toutes deux de souche impériale se partageaient la défense de l'État tout en acceptant les ordres des Foujiwara, maison purement civile qui était toute puissante alors. Mais les ministres Foujiwara, d'une part énervés par la vie de cour, influencés par les doctrines décourageantes du bouddhisme, ne s'adonnaient qu'aux lettres ou aux arts et d'autre part étaient affaiblis par les intrigues qu'ils tramaient les uns contre les autres. Leur gouvernement ainsi paralysé ne se maintenait plus que par la force des traditions; déjà d'autres mains s'apprêtaient à le saisir.

La puissance des Foujiwara une fois ébranlée, les deux clans rivaux commencèrent à se quereller, cherchant tous deux à s'emparer du pouvoir au moyen des armées dont ils

disposaient. C'est ainsi qu'éclatèrent à Kioto révoltes, insurrections et guerres civiles. Tout d'abord le clan des Minamoto s'assura la suprématie, mais dès que Kiyomori, nouveau chef des Taïra, se montra sur la scène, le spectacle changea.

Lors de la guerre de Hoguën (guerre de la Succession du Trône, 1156) Kiyomori soutint la Cour et défit les Foujiwara. Pendant cette guerre une scission se produisit dans le clan des Minamoto; Toméyoshi et son fils Yoshitomo formant chacun un parti. Le second, prêtant son aide au candidat de Kiyomori, combattit avec les Heiké contre son père qui fut vaincu. Malgré cette alliance avec un membre de la famille Minamoto, Kiyomori garda rancune à tous ceux du clan qui lui avaient si longtemps disputé la suprématie dans la caste militaire et les traita sans pitié. Perfidement il poussa Yoshitomo à lutter contre la Cour impériale et, profitant de la révolte, attaqua les rebelles, puis massacra les Minamoto et leurs partisans. Grâce à ce stratagème il parvint à s'emparer complètement du pouvoir politique aussi bien que militaire. Il attribua ou retira comme il lui plut les hautes charges de l'Empire : sur soixante et une provinces, trente furent gouvernées par des membres de son clan. Il nomma ou déposa plusieurs empereurs et fit de ses filles des impératrices. Il ne croyait point à la divinité de l'Empereur et n'avait foi qu'en son épée. Ne comptant que sur elle, il vainquit les Foujiwara, ces oisifs qui se moquaient de la grossièreté des Taïra, demi-barbares à leurs yeux, puis abattit par les armes ses rivaux du clan Minamoto.

Aucun despote ne fut plus tyrannique que Kiyomori. Tous durent s'incliner devant lui; il fit taire les murmures par le massacre. Bien qu'il allât tête rasée, comme un moine, revêtu de l'étole de brocart d'or sous laquelle apparaissait souvent son armure, il fit brûler des temples dont les bonzes ne se soumettaient pas à lui ou même des statues de Bouddha, à l'époque la plus bouddhique du Japon, et commit des atrocités

dont la sauvagerie dépasse tout ce que l'histoire de son pays peut mentionner. Cependant ce monstre de cruauté tombé amoureux de la concubine de Yoshitomo épargna la vie à trois fils qu'elle avait. Ils devinrent de vaillants généraux du clan Minamoto.

Tant d'actes injustes, cruels ou sacrilèges s'expliquent en partie par le désir de ce militaire ambitieux et autoritaire de déraciner les traditions qui le gênaient. Pour s'en affranchir, il détruisit des sanctuaires et des emblèmes qui représentaient l'esprit d'opposition à son despotisme; il transféra la capitale de Kioto — où une administration conservatrice s'immobilisait au milieu de souvenirs de temps lointains — à Kobé où il ne put l'y maintenir et devant la condamnation unanime fut obligé de ramener le siège du gouvernement sur les bords de la Kamogawa. Par ces mesures arbitraires ou déraisonnables il s'aliéna la confiance de tous et s'acquit la réputation d'un despote orgueilleux.

Sous ce chef à demi barbare, les membres du parti des Taïra, et ses enfants en particulier, se livraient aux plaisirs ou à l'étude des lettres et des arts. On vit plusieurs de ces militaires se glorifier d'avoir composé des poèmes insérés dans l'anthologie poétique d'un règne. Aux festins quotidiens les princes Taïra dansaient, l'éventail à la main, le sabre à la ceinture au son des instruments dont jouaient leurs amis. Ces chefs d'armée n'étaient plus que des poètes, des musiciens et des danseurs !

Escomptant la mort prochaine de Kiyomori, les Minamoto, réfugiés dans le Kanto (l'Est du Pays) se soulevèrent sous la conduite de Yoritomo, un des derniers rejetons de cette famille, que Kiyomori avait épargnés par amour pour leur mère. En même temps dans la province de Kiço, Yoshinaka, autre chef du même clan, se mettait à la tête d'autres rebelles. Kiyomori furieux envoya aussitôt dans le Kanto une armée

commandée par ses fils. Mais ceux-ci, qui ne pensaient plus qu'à la poésie, surpris, dit-on, un beau matin par les battements d'ailes d'un vol d'oiseaux crurent à une charge de l'ennemi et s'enfuirent à bride abattue jusqu'à la capitale.

Pendant les hostilités Kiyomori mourut et on rapporte qu'il parla pour la dernière fois à ses fils en ces termes : « Mon seul regret est de ne pas avoir devant moi la tête tranchée de Yoritomo. Vous ne pourrez mieux témoigner l'amour que vous devez à votre père qu'en allant au plus vite couper le cou à son ennemi. »

Par sa mort le clan des Taira perdit son unique soutien. Ils subirent des défaites successives à Itchi-no-Tani et à Yashima. Sur terre leur armée ne put résister à celle du fameux Yoshitsouné, frère cadet de Yoritomo, et sur mer, à la bataille de Dan-no-Oura, l'empereur Antokou, petit-fils de Kiyomori, les princes, les dames de la Cour, les chefs et tous les membres du clan furent engloutis.

Comme le *Heiké Monogatari* était récité avec un accompagnement de *biwa* (sorte de guitare à quatre cordes) il devint extrêmement populaire, inspira beaucoup d'autres œuvres littéraires et reste encore de nos jours un des ouvrages classiques les plus connus de toutes les classes de la société. Le fait que ces récits historiques pouvaient être chantés a conduit à les considérer comme un long poème rappelant les chansons de geste et l'on a relevé des passages écrits dans une prose poétique où se retrouve l'alternance de groupes de cinq et sept syllabes, rythme caractéristique de la prosodie japonaise. Ces exemples étant trop peu nombreux ne permettent pas d'en faire état pour démontrer l'intention poétique de l'auteur. Néanmoins le style de toute l'œuvre est très élevé. Les fréquentes réminiscences ou citations d'auteurs chinois, les images évocatrices, le langage délicat de certaines des héroïnes comme les apostrophes des guerriers pendant le

combat ou les portraits pittoresques et colorés de personnages d'une énergie féroce ont acquis au *Heiké Monogatari* la réputation d'une élégance vigoureuse reflétant bien l'époque où se sont déroulés les événements rapportés.

Le mérite de ces récits ne réside pas seulement dans leur forme, mais aussi dans leur intérêt historique et dans leur intention morale. En dépit des inventions et des légendes qu'ils contiennent, ils font un intéressant tableau de la société de cette époque. Pour la première fois on y voit les militaires prendre la place des courtisans. Alors apparaissent des sentiments nouveaux : ceux du samouraï, ce chevalier japonais qui avait un point d'honneur délicat, ne reculait devant aucun sacrifice pour demeurer fidèle à son suzerain et se faisait un devoir de secourir les faibles ou de redresser les torts. Une autre nouveauté apparaît dans la peinture de la société féminine. Sous l'influence bouddhique la femme abandonne la place privilégiée qu'elle occupait aux siècles précédents et fait preuve non plus de qualités brillantes mais sérieuses. Le temps est passé où les dames d'honneur de l'Impératrice, les femmes ou filles de hauts fonctionnaires charmaient les courtisans par leur esprit et leur talent littéraire. A partir de cette époque la femme doit se contenter d'un rôle effacé, n'attirer l'attention sur elle que par la constance de ses affections et par son dévouement à son maître et seigneur. Une préoccupation morale envahit toute la société et l'existence facile, instinctive des Foujiwara, est oubliée.

Ce n'est pas seulement dans la narration des événements et dans le tableau des transformations sociales que l'auteur du *Heiké Monogatari* montre l'importance que le bouddhisme avait prise au XII^e siècle. Les conclusions que cet écrivain tire des faits lui sont dictées par un constant souci de mettre en relief les vérités enseignées par Bouddha. L'exemple des Foujiwara, poètes et artistes, chasseurs de plaisir, obligés de céder devant

la force brutale des Taïra dont ils méprisaient la grossièreté, lui sert déjà à prouver la thèse que Rousseau soutiendra un jour. La prétendue civilisation des Foujiwara, que les derniers Taïra imitent plus tard, est une cause de ruine. Continuant ses démonstrations morales il fera ressortir que si les Taïra sont tombés dans une décadence complète aussi vite qu'il s'étaient élevés à l'apogée de la puissance et de la prospérité, c'est que la recherche des biens de ce monde, du luxe, de la gloire et des plaisirs est vaine et ne laisse après elle que déception et amertume. Le désir étant la source des douleurs, le supprimer est le seul moyen d'atteindre l'éternelle béatitude, c'est à-dire le Nirvâna.

A travers tout l'ouvrage les enseignements religieux sont si abondants qu'on y a vu une sorte de traité de propagande bouddhique. C'est, en effet, que toutes les vicissitudes de la vie des héros y servent à prouver l'inconstance de la fortune et la folie de tout attachement aux choses d'ici-bas. De chapitre en chapitre on entend vibrer la voix de la cloche du Temple de Guion répétant : « Tout est instable en ce monde. L'éclat de la fleur du teck proclame que les plus florissants vont infailliblement à la ruine. Les orgueilleux ne subsistent pas longtemps et leur vie n'est que le songe d'une nuit printanière. Les vaillants guerriers eux-mêmes succombent, pareils à une flamme exposée au vent. »

I. GUIO.

Quand le Prince-prélat Kiyomori eut saisi le pouvoir dans les paumes de ses mains, il ne se conduisit plus qu'avec extravagance, sans crainte du blâme, sans souci de la moquerie.

En voici un exemple : il y avait en ce temps-là dans la capitale deux shirabyoshi dont toute la population célébrait le talent. C'étaient des sœurs nommées Guio et Guinyo, filles

d'une certaine Toji, ancienne danseuse elle-même. L'aînée Guio étant aimée de Kiyomori, la cadette Guinyo jouissait aussi d'une considération et de faveurs exceptionnelles. Pour leur mère on fit construire une belle maison et chaque mois on lui donnait cent kwan ⁽¹⁾ d'argent et cent kokou ⁽²⁾ de riz. Leur famille vivait ainsi dans la richesse et les honneurs au milieu d'un bonheur sans limites.

Or, les shirabyoshi tirent leur origine des danses que Shima no Tchitosé et Waka no Maé exécutèrent pour la première fois sous le règne de Toba no ine, vêtues du souikan blanc, coiffées de l'éboshi, un poignard à la ceinture. Par la suite, abandonnant le haut bonnet et le poignard, elles ne conservèrent que le souikan, ce qui leur valut le nom de shirabyoshi, danseuses au manteau blanc.

En apprenant les succès de Guio, certaines shirabyoshi de la capitale envièrent son sort, d'autres en prirent ombrage. Les premières se disaient : « Quelle chance a Guio ! Pour une courtisane pourrait-il y avoir une vie plus heureuse ? Puisque son nom, sans doute, lui porte bonheur, il nous faut nous en composer qui, comme le sien, contiennent le caractère « Gui ». Bientôt il y en eut qui s'appelèrent Guiichi, Guini, Guitokou, Guifoukou. Les jalouses de leur côté se disaient : « La bonne fortune ne dépend-elle ici-bas que du nom que l'on porte ? C'est à sa naissance dans un monde antérieur qu'à chacun est assignée sa part de bonheur. » Beaucoup d'entre elles ne mirent point le caractère « Gui » dans leur nom.

Trois années s'écoulèrent. Alors une nouvelle shirabyoshi de grand talent fit son apparition dans la capitale. La rumeur publique annonçait qu'elle était née au pays de Kaga, s'appelait Hotoké et qu'elle avait seize ans. En la voyant, grands de

(1) 1 kwan = 3 kgr. 500 environ.

(2) 1 kokou = 180 litres environ.

la Cour comme petites gens pensèrent que les générations s'étaient succédé depuis bien longtemps sans qu'on eût vu de danseuse à ce point remarquable. Aussi était-elle l'objet d'une prédilection générale.

Hotoké se dit un jour : « Je mets en fête le pays tout entier mais, hélas ! le Prince-prélat Heiké Kiyomori, image de puissance et de prospérité, ne me fait jamais appeler. C'est vraiment mon plus grand regret. Puisque dans mon état l'usage le permet, pourquoi n'irais-je pas le trouver ? » Un jour elle se rendit au palais de Nishihatchijo où Kiyomori avait établi sa résidence temporaire.

On annonça au Prince l'arrivée de la visiteuse en ces termes : « Hotoké, célèbre beauté de la capitale, demande à être admise. » A cette nouvelle Kiyomori entra dans une grande colère : « Est-il possible, s'écria-t-il, qu'une courtisane se présente ici sans y être invitée ? Comment a-t-elle osé venir ? Elle a beau porter le nom de Hotoké, un nom de Bouddha, je ne lui permets pas de poser les pieds là où se trouve Guio. Faites-la sortir sans retard. »

Un accueil si peu courtois obligeait déjà Hotoké à rebrousser chemin quand Guio dit au Prince Kiyomori : « Chez les danseuses il est d'un usage commun de faire ainsi d'audacieuses visites. Elle est d'ailleurs encore bien jeune et dans son innocence est venue vous trouver. Allez-vous la chasser par un si dur accueil ? En pensant seulement à l'excès de sa honte je suis tout émue de pitié. J'ai trop connu sa triste condition pour ne pas souffrir à présent comme si ce malheur m'arrivait à moi-même. Tout insensé que cela semble, rappelez-la, je vous en prie. Il n'est nullement nécessaire de la faire danser ou chanter devant vous, une simple entrevue sera pour elle un immense bienfait. — Eh bien ! dit Kiyomori, puisque vous insistez si fort, je la verrai et la congédierai ensuite. » On l'envoya donc chercher.

Découragée par une réception si froide, Hotoké était sur le point de remonter en voiture quand on la rappela. Elle rentra dans le palais. Le Prince-prélat parut bientôt et lui accorda audience. « Je ne voulais pas vous recevoir aujourd'hui, lui dit-il, mais sur les instances de Guio, qui a eu je ne sais quelle idée, j'y ai consenti. Et, si j'accepte de vous voir, pour quoi n'écouterais-je point vos chants ? Pour commencer, improvisez une de ces chansons si à la mode en ce moment. »

Elle accepta et se mit à chanter un imayo :

Seigneur, qui vous salue pour la première fois
Pendant mille ans sera comme un pin verdoyant
Sur l'île des tortues dans l'étang devant vous.
Des grues d'heureux présage y volent en foule ⁽¹⁾.

Trois fois de suite elle répéta son chant pour ses auditeurs émerveillés et le Prince-prélat lui-même daigna manifester son intérêt.

« En vérité, vous chantez avec un très grand art. Je crois que vous dansez avec autant d'habileté. Montrez-nous votre adresse. Qu'on fasse venir des tambourins », ordonna-t-il.

Les tambourineurs arrivés, Hotoké se mit à danser. Les flots de ses cheveux, les lignes de sa silhouette, les traits de son visage étaient incomparables. Les harmonieuses modulations de sa voix limpide, ses évolutions irréprochables avaient un charme indicible. De sa part pouvait-il en être autrement ? Kiyomori dans son ravissement laissait aller son cœur vers un nouvel amour.

⁽¹⁾ L'intérêt de cet imayo réside dans l'habileté avec laquelle Hotoké a su accumuler des symboles de prospérité et de longévité pour les Japonais : le pin au feuillage toujours vert, la tortue et la grue qui deviennent plusieurs fois centenaires, dit-on.

Hotoké lui dit : « Seigneur, votre conduite n'est-elle pas étrange ? Sans attendre un appel je m'étais présentée, et dans votre courroux vous m'avez presque chassée. Seule l'intervention de Guio m'a permis de paraître en ce lieu. Maintenant laissez-moi repartir au plus tôt. »

Kiyomori lui répliqua : « Je ne le permets pas. Peut-être que Guio présente en ce palais est pour vous une gêne. S'il en est ainsi, je l'en ferai sortir. »

Hotoké reprit : « En croirai-je mes oreilles ? Je ne puis demeurer. Si je reste avec elle, pour Guio, quel ennui ! Et si vous la chassez, me gardant toute seule, imaginez, Seigneur, sa honte et sa douleur. Il sera naturel de me faire appeler si je prends quelque place en votre souvenir ; alors je reviendrai. Pour cette fois, Seigneur, laissez-moi m'en aller. »

Le Prince-prélat répondit : « Puisqu'il en est ainsi, que Guio s'éloigne au plus vite. » Et, par trois fois, il la fit avertir dans ses appartements.

Dès le début de leur liaison, Guio avait bien pressenti cette issue, mais ne l'attendait pas pour ce jour même ou pour le lendemain. Cependant, tandis que le Prince-prélat ne cessait de répéter qu'il serait contre toute convenance de la garder, Guio de son côté mettait de l'ordre dans sa chambre, effaçait toute trace de poussière, préparant son départ.

Déjà lorsque deux compagnons se sont reposés un instant à l'ombre d'un même arbre et désaltérés au même ruisseau, ce n'est pas sans regrets qu'ils se disent adieu. Combien plus triste et plus pénible encore fut pour Guio le moment de quitter sa chambre pour toujours ! Combien de larmes vaines elle versa en promenant pour la dernière fois ses regards sur les lieux où elle avait passé trois heureuses années ! Hélas ! puisque l'ordre était de partir, elle n'avait qu'à s'y soumettre, résignée, sans conserver même l'espoir de goûter à nouveau le bonheur en ce monde. Mais, pour laisser après elle un sou-

venir de son bannissement, tout en pleurs, elle écrivit sur le papier de sa fenêtre :

Jeune pousse ou plante flétrie
Croissent dans la même prairie.
Toutes deux, sans recours, périront à l'autonine.

Puis, ayant tout achevé, Guio rentra chez elle en voiture. Alors, n'en pouvant plus, derrière les shoji⁽¹⁾ elle se laissa choir sur les nattes et versa d'abondantes larmes. Sa mère et sa sœur en la voyant en proie à ce grand chagrin voulurent en connaître la cause; mais devant son silence elles durent s'adresser à sa servante pour savoir ce qui s'était passé. Bientôt on n'envoya plus chaque mois du palais ni pension, ni présent de riz. C'était désormais aux parents de Hotoké de jouir de la prospérité.

Quand ils ouïrent la nouvelle qui se répandait par toute la ville, grands de la cour comme petites gens se répétèrent les uns aux autres : « Croyez-vous la chose possible ? Est-il vrai que Guio en disgrâce ait quitté le Palais de Nishihatchijo ? Maintenant nous pourrons, nous aussi, la voir et l'appeler pour nous divertir. » Les uns lui adressaient des billets, d'autres l'envoyaient chercher par des messagers. Mais Guio ne se montrait pas, jugeant que le temps était passé pour elle d'amuser ou de voir qui que ce fût. Elle ne lisait pas les lettres et, à plus forte raison, ne recevait pas les émissaires. Affligée et humiliée par l'insolence de ces démarches, s'absorbant dans ses souvenirs, elle languissait de chagrin et versait de vaines larmes. Cependant la fin de l'année arriva.

Or, il advint qu'aux premiers jours du printemps suivant le prince Kiyomori dépêcha un envoyé pour demander de ses nouvelles. « Je veux savoir, écrivait-il, ce que vous devenez et

⁽¹⁾ *Shoji*, fenêtre ou porte de papier translucide.

ce qui s'est passé chez vous depuis notre séparation. Comme Hotoké parfois trouve le temps bien long dans son isolement, il m'a plu de vous mander de venir au palais la distraire par des chants et des danses. » Guio n'entr'ouvrit pas les lèvres, et retenant ses larmes elle courba la tête.

Mais le Prince irrité lui fit parvenir un second message : pourquoi Guio ne donnait-elle pas de réponse ou dans un sens ou dans l'autre ? Ne viendrait-elle pas ? Si elle ne venait pas, elle devait au moins expliquer sa conduite. Il méditait en son cœur des mesures à prendre contre elle.

Toji, sa mère, fut fort en peine en apprenant ces choses, et tout en larmes lui donna des conseils : « Pourquoi ne pas faire connaître ta pensée ? Il vaudrait beaucoup mieux répondre au Prince que d'encourir ses reproches. »

A quoi Guio répliqua en retenant ses larmes : « Si je croyais possible de me rendre chez lui, j'irais sans tarder, mais je ne peux m'y résoudre et ne sais que répondre. Si je ne réponds pas aujourd'hui à son invitation, Kiyomori prendra contre moi des mesures. Que peut-il faire ? M'expulser de la ville ou me faire mourir ; je ne vois guère que ces deux châtiments. Qu'il m'oblige à quitter la capitale, je n'aurai pas de quoi me plaindre ; qu'il me condamne à mort, la vie m'est désormais à charge. Lui étant devenue odieuse, comment me présenter à nouveau devant lui ? » Encore cette fois elle laissa le Prince Kiyomori sans réponse.

Sa mère Toji, éplorée, lui renouvela ses conseils. « Qui veut vivre ici-bas doit complaire d'abord au seigneur du pays. Te dirai-je, ma fille, qu'ainsi que toutes choses, les liens qui unissent les hommes et les femmes ne sont pas décidés en ce monde, mais dans un monde antérieur ? Les uns s'engagent par serment à vivre ensemble jusqu'à la fin des siècles, mais bientôt se séparent. D'autres, en revanche, désiraient ne s'associer que pour un temps et prolongent leur liaison jusqu'à

la mort. Telle est la capricieuse règle des relations humaines. Dois-je aussi te rappeler comment pendant trois ans tu as été aimée ? Il te faut savoir gré au prince Kiyomori de t'avoir si longtemps comblée de ses faveurs. Même, enfin, si tu ne te rends pas à son invitation, il ne te fera pas pour cela mettre à mort. Il est, à mon avis, fort probable que tu seras chassée de la cité. A supposer que vous fussiez, ta sœur et toi, exilées de la capitale, vous êtes jeunes, que vous importeraient les rochers des montagnes ou les arbres des forêts ? La vie vous y serait facile, tandis que pour moi, vieille et sans force, il serait difficile de me faire à l'existence des campagnes et c'est avec tristesse que j'y songe. Fais seulement en sorte que je reste à la capitale jusqu'à mon dernier jour. Bienheureuse dès cette vie et dans la vie future serait la mère d'une fille aussi dévouée.» Ainsi parla Toji.

Bien que Guio eût décidé en elle-même de ne pas retourner chez le Prince Kiyomori, elle ne put prendre sur elle de résister au désir de sa mère. En pleurant elle se leva, triste jusques au fond de l'âme. Mais son cœur était trop cruellement tourmenté pour qu'elle se mît seule en route; elle pria sa sœur et deux autres shirabyoshi de lui faire compagnie et toutes les quatre se dirigèrent en voiture vers le Palais de Nishihatchijo.

On ne la guida point vers la place où jadis elle était conduite. On n'avait réservé pour elle qu'une place inférieure et reculée. Alors Guio songea : « Pourquoi donc ainsi me traiter ? Innocente de tout mal on m'a bannie et maintenant on met le comble à mon humiliation en me donnant une place aussi reculée. O mortification ! » Ne sachant que faire elle ne voulut pas laisser deviner ses pensées, et relevant les pans de ses longues manches elle s'en couvrit le visage.

Or, dans l'excès de son chagrin des larmes débordèrent entre les plis de ses manches. Alors, Hotoké, profondément émue de compassion, s'adressa au Prince-prélat : « Qui donc

est cette personne ? Il me semble reconnaître Guio. En vérité, quelle tristesse est plus naturelle, si elle n'occupe pas à présent la même place qu'autrefois ? Ne la ferez-vous point approcher ? Si vous ne daignez pas, Seigneur, y consentir, permettez du moins que je me retire. » Ainsi parla Hotoké mais le Prince-prélat ne voulut pas faire avancer Guio et dit à Hotoké de regagner sa place.

Cependant quelques instants plus tard Kiyomori prit la peine de se déranger pour parler à Guio et lui dit : « Depuis notre dernière entrevue comment vous êtes-vous portée ? Hotoké paraît beaucoup s'ennuyer, chantez donc un imayo pour la distraire. » Guio, en prenant la résolution d'aller au Palais, avait par avance accepté d'obéir aux ordres du Prince, aussi réprimant ses larmes elle chanta cet imayo :

Hotoké, le Bouddha, fut un jour comme nous,
Après la mort aussi nous serons hotoké,
Car nous avons la nature des hotoké.
Ce qui nous sépare seul fait notre tristesse.

Sans s'interrompre elle répéta son chant avec des larmes dans la voix et tous ceux qui s'étaient rangés dans la salle : membres de la famille Heiké, grands dignitaires de l'Empire et gardes du palais, dans leur émotion, avaient de la peine à retenir leurs larmes.

Le Prince-prélat loua le chant, jugea que Guio avait su trouver des paroles pleines de modestie et de délicatesse : « J'aimerais bien vous voir danser, ajouta-t-il, mais aujourd'hui mes fonctions me réclament. Dorénavant venez à votre gré, sans attendre d'invitation, chanter des imayo et danser pour divertir Hotoké. » Il dit. Guio resta muette, et réprimant ses pleurs elle partit.

Par piété filiale elle était revenue sur sa décision de ne jamais aller au Palais, et voilà comment elle fut humiliée sur

la voie pénible qu'elle avait choisie. Quel sujet de regrets pour elle ! Lui sera-t-il possible de continuer à vivre s'il faut qu'elle rencontre toujours le malheur et l'humiliation ? « Maintenant, disait-elle, à tout instant je songe à me jeter au fleuve. » Sa sœur Guinyo entendant ces mots lui faisait bien écho : « Sœur aînée, si tu vas te noyer, je veux disparaître avec toi. » Et leur mère Toji, tout attristée par ces discours, répétait ses conseils en pleurant : « Guio ne parle pas ainsi. Je t'ai engagée à te rendre au Palais, car je ne pouvais prévoir ce qui est arrivé. Je comprends trop que tu as lieu de regretter ta visite. Toutefois Guio, si tu mettais fin à ta vie, ta sœur Guinyo voudrait mourir avec toi. A quoi me servirait alors de prolonger mes jours jusqu'aux infirmités de la vieillesse, si mes filles encore si jeunes venaient à me manquer ? Pour moi aussi la mort serait un gain. Pourtant je ne me sens pas au terme de mes jours. Aussi causer la mort de votre mère serait vous rendre coupables d'un des cinq plus grands crimes⁽¹⁾. Un séjour ici-bas n'est pas plus qu'un arrêt dans une hôtellerie. Qu'importe que l'opprobre s'entasse sur l'opprobre ! Nous avons traversé bien des épreuves en cette vie, mais le malheur serait pour nous infini si nous nous égarions dans la voie ténébreuse de la vie future. » C'est ainsi que fondant en larmes elle implorait sa fille.

Et Guio répondait secouée par les sanglots : « En vérité, il en est bien ainsi. Sans doute je serais grandement criminelle si pour la moindre humiliation, pour le moindre regret je songeais à m'ôter la vie. Je comprends mon erreur et je veux désormais écarter ces coupables pensées. Pourtant, comme pour moi la capitale est pleine d'infortune, je n'y resterai pas et sur le champ je la fuirai. » C'est ainsi que dans sa vingt et

(1) Les cinq grands crimes sont : le matricide, le patricide, le meurtre d'un Arhat, causer des divisions entre les prêtres, verser le sang d'un Bouddha.

unième année Guio choisit un ermitage au fond des montagnes du pays de Saga, où dans une hutte de broussailles elle passait ses jours à implorer Bouddha.

En entendant la décision de Guio : « N'ai-je pas pris l'engagement d'accompagner ma sœur dans la mort même ? » dit Guinyo. « Personne assurément n'a moins de goût à vivre que moi. » Dans sa dix-neuvième année elle changea d'existence et recluse au désert avec sa sœur elle demanda la vie future.

Leur mère Toji à son tour, voyant que ses filles malgré leur jeunesse avaient en ce monde changé de vie, pensa : « A quoi servirait à leur mère, vieille et sans force, de conserver ses cheveux blancs ? » Dans sa quarante-cinquième année elle se rasa la tête et toutes trois ensemble — elle et ses deux filles — avec ferveur se consacrèrent entièrement à la prière pour préparer leur vie future. O spectacle émouvant !

Cependant le printemps passé, l'été aussi vieillit. Les premiers vents de l'automne se mirent à souffler. Ce fut le temps où en voyant leurs deux étoiles tutélaires⁽¹⁾ se rencontrer au firmament, les amants séparés vont confier aux feuilles du kaji des messages à transmettre par delà l'étendue des cieux. Toutes trois, en contemplant le soleil qui se cachait dans l'ombre des montagnes de l'occident, évoquaient le Jôdô⁽²⁾, Paradis de l'Ouest. « Un jour nous y renaîtrons, nous y vivrons à l'abri des soucis », disaient-elles et, songeant au malheur de leurs jours écoulés, elles pleuraient sans fin.

Le crépuscule s'étant assombri, elles fermèrent leur barrière en treillis de bambou et allumèrent un faible lumignon. Elles priaient toutes trois Bouddha d'un même cœur quand elles entendirent frapper au portail. Les recluses alors tressaillant

⁽¹⁾ L'étoile Véga (Orihimé) qu'on dit rencontrer son amant Hikoboshi le septième jour du septième mois, jour de la fête de Tanabata (le 7 août du calendrier moderne).

⁽²⁾ *Saiho Jôdô*, Terre Pure de l'Ouest, le Paradis d'Amida, à l'Ouest.

de surprise se dirent : « Ah ! quelque malin démon vient troubler nos prières et les rendre inutiles. Qui peut s'aventurer ainsi la nuit si tard, lorsque, même le jour, personne ne pénètre jusqu'à notre cabane au fond de la montagne ? Notre barrière de bambou est une si fragile fermeture que si nous n'ouvrons pas elle sera bien facile à forcer. Ouvrons-la nous-mêmes au plus vite. Si c'est un être sans pitié qui en veille à nos vies, ayons entière confiance en Amida, supplions Bouddha avec foi, sans repos. Si Bosatsou, guide des âmes, vient à notre rencontre, comment ne voudra-t-il pas alors nous conduire à la Terre Pure de Bouddha ? » Et, tout en se préparant elles ne cessaient pas de réciter le Nemboutsou. Puis, avançant avec prudence en se tenant par la main, elles approchèrent du portail et l'ouvrirent. Elles ne trouvèrent point de malin esprit. Voici, Hotoké était devant elles.

A sa vue Guio s'écria : « Que vois-je ? On dirait Hotoké ; est-ce un rêve, est-ce la réalité ? »

Hotoké lui répondit en retenant ses larmes : « Vous raconter ce qui m'est arrivé vous semblera une répétition, mais si je ne fais pas le récit des événements vous ne pourrez me reconnaître. Il faut que je vous rapporte tout ce qui s'est passé depuis le commencement. »

« En premier lieu, m'étant présentée chez le Prince sans y être invitée j'avais déjà été renvoyée, mais grâce à votre intervention on me fit rappeler. Malgré mes prières vous avez été chassée. Faible femme que je suis, je n'ai pu empêcher votre départ et j'en suis encore remplie de remords et de compassion. Quand je vous vis à jamais éloignée, le séjour du Palais n'eut plus pour moi de charme, et je n'eus que de tristes pensées en songeant que les vers, que vous aviez écrits un jour d'automne sur les shoji, se réaliseraient. Je conservais le souvenir de votre retour commandé pour me chanter un imayo. Puis, j'ignorai ce que vous étiez devenue. Il me parvint pour-

tant que vous aviez quitté le monde, comme vous êtes à présent, et qu'en un même lieu, toutes trois, vous priez Bouddha. Ne pouvant plus résister au désir de vous imiter j'implorai le Prince-prélat de me rendre la liberté; il ne m'écouta pas. Plongée dans mes réflexions j'envisageai ce monde comme le rêve d'un rêve. Que sont les plaisirs et la gloire? Certes, il est difficile de recevoir un nouveau corps et de rencontrer Bouddha. Une fois enfoncée dans l'abîme du Naïri ⁽¹⁾ il ne me serait plus possible d'en remonter pour renaître dans l'éternité. Vieillards comme enfants en ce monde n'ont pas de certitude, les jeunes gens ne peuvent compter sur leur âge, le souffle qu'on exhale n'attend pas celui qu'on aspire. Éclairs traversant la nue, fils d'argent tissés par l'automne ne durent pas moins que nous. Que je serais à plaindre si, fière de la prospérité d'une journée, j'ignorais pour toujours la félicité d'un autre monde! Ce matin je me suis enfuie en secret et je suis venue jusqu'ici telle que vous me voyez.» Elle dit. Écartant le voile qui la couvrait elle laissa voir sa tête rasée comme celle d'une nonne.

«Puisque je suis ainsi changée, oubliez mes torts passés. Si vous m'accordez votre pardon, nous répéterons ensemble le Nemboutsou et nous obtiendrons un jour le lot des bienheureux, réunies dans le divin calice du lotus. Même si vous ne m'acceptez point parmi vous, dès maintenant je veux passer ma vie à prier Bouddha, car mon désir le plus ardent est de pouvoir échanger ce monde pour un autre meilleur. Que m'importent les lieux où j'irai, le tapis de mousse sur lequel je me coucherai et la racine de pin qui me servira d'oreiller?» Pressant ses longues manches contre son visage elle pleurait à chaudes larmes en suppliant.

Guio, en retenant ses pleurs, lui dit : «Que vous dussiez

(1) *Naïri*, un des enfers bouddhiques.

un jour vous faire nonne, en rêve même je ne l'aurais imaginé. Je me suis résigné au malheur de ma vie en pensant qu'en ce monde transitoire triste est l'existence d'habitude. Mais facilement je songeais à vous avec ressentiment, compromettant malgré moi ma vie présente et ma vie future. Puisque vous êtes venue ainsi transformée, vos fautes commises jusqu'à ce jour disparaîtront comme la rosée au soleil ou la poussière au souffle du vent. Voici que, sans aucun doute à présent, nous pourrions mourir de la mort idéale; joie sans égale! Quand je quittai le monde on trouva la chose inouïe, et moi je la jugeai aussi de même. Cependant j'avais des raisons pour m'y décider, j'avais sujet de me plaindre et de haïr la vie. Pour vous, rien de semblable. Que, sans déception, sans malheur, à peine âgée de dix-sept ans, vous soyez fatiguée de ce monde de péché et cherchiez à gagner la Terre Pure du Jôdô par vos prières, voilà une résolution vraiment inspirée par l'esprit de Bouddha. Invoquons ensemble son nom. »

Dès lors toutes les quatre, recluses au même désert, priant du matin jusqu'au soir, offraient des fleurs et de l'encens sur l'autel de Bouddha; la prière devint leur unique pensée. On dit que chacune à son heure vit ses vœux les plus ardents réalisés.

Telle est la merveilleuse histoire des quatre saintes recluses dont les noms : Guio, Guinyo, Hotoké et Toji sont inscrits au même endroit sur les registres du temple Choko-do fondé par le Hoo ⁽¹⁾ Go Shirakawa.

(Vol. I, chap. 6.)

II. AOI NO MAÉ.

Ce récit encore est des plus pathétiques. Une dame d'honneur de l'Impératrice avait pour la servir une jeune fille si comblée

⁽¹⁾ Hoo, empereur qui a abdiqué et s'est consacré au culte de Bouddha.

de bonheur qu'elle approchait le Souverain. De la part de l'Empereur ce n'était pas un amour ordinaire, il n'en laissait rien voir mais son cœur était profondément troublé. La dame d'honneur loin de traiter la jeune élue en servante lui rendait plutôt des devoirs comme à une maîtresse. Un ancien poème dit :

Un garçon vous est né, modérez votre joie.
Ne vous plaignez pas si vous n'avez qu'une fille.
Votre fils ne sera même pas un seigneur
Tandis que votre fille un jour peut devenir
Épouse impériale ou même Impératrice.

Quel bonheur infini, quelle heureuse fortune pour une jeune fille ! Dans l'espoir d'être aimée comme souveraine et vénérée plus tard comme impératrice douairière elle avait pris le nom d'Aoi no Maé, mais les familiers du Palais murmuraient entre eux celui d'Aoi no Nyogo ⁽¹⁾. L'Empereur en ayant eu connaissance ne la fit plus appeler, non pas que son cœur eût changé, mais il craignait la médisance publique. Aussi paraissait-il toujours mélancolique, ne réclamait jamais les repas préparés pour Sa Majesté et, devenu malade, ne quittait plus sa couche. Son premier ministre Matsou ayant compris ce dont il s'agissait et que l'Empereur souffrait d'une grande peine, voulut aller le consoler. Il entra sans plus tarder chez le Monarque et dit : « Si Votre Majesté est si préoccupée de cette jeune fille, il n'y a point lieu d'hésiter. Le mieux est, il me semble, de la mander ici sans rechercher le rang de sa famille et que je l'adopte moi-même. » L'Empereur lui répondit : « Bien que je croie votre proposition réalisable, je ne puis l'accueillir. Certains de mes ancêtres ont donné des exemples d'alliances pareilles, mais seulement après leur abdication, car autrement la postérité se montrerait sévère. » Il fut sourd aux instantes

(1) *Aoi no Maé* signifie « Primerose la Première » et *Aoi no Nyogo* « Primerose la Favorite ».

et inutiles prières du ministre qui sortit du Palais en refoulant des larmes. Puis l'Empereur se souvenant d'un poème célèbre prit une feuille d'un fin papier vert sur lequel il écrivit :

C'est en vain que je cherche à cacher mon amour.
Si clair sur mon visage en paraît le reflet
Que chacun me demande où vogue ma pensée.

Par le lieutenant-général Reizei il fit parvenir ces vers à Aoï no Maé qui les ayant lus les glissa contre son cœur. Une vive rougeur lui couvrit le visage, elle se sentit mal, dut retourner au foyer paternel où elle s'alita et mourut quelques jours après. Voici des paroles qui s'appliquent bien à son cas : « La jeune fille paiera par cent ans de sacrifice un jour de faveur de son seigneur. » Autrefois l'Empereur Taïso voulut introduire dans le Guènkandène⁽¹⁾ la fille de Teijinki. Guitcho n'ayant pu l'approuver parce que cette jeune fille était déjà promise à Rikoushi il renonça à l'y faire entrer. On jugea que les sentiments de l'Empereur étaient en tous points semblables.

(Vol. VI, chap. 3).

III. KOGO.

Comme l'Empereur plongé dans ses tristes pensées versait d'abondantes larmes d'amour, on manda pour le consoler une demoiselle de la Cour du nom de Kogo, fille du conseiller impérial, sire Shiguénori, de Sakoura matchi, qui était sans rivale au Palais pour sa beauté et son talent à jouer du koto⁽²⁾. Le seigneur Reizei Takafouça, alors lieutenant-général seulement, épris d'elle à première vue, lui avait dédié des vers, puis adressé des billets. Ses messages s'étaient d'abord accu-

⁽¹⁾ *Guènkandène*, nom du Palais impérial.

⁽²⁾ *Koto*, sorte de harpe horizontale.

mulés sans émouvoir le cœur de la jeune fille, puis peu à peu touchée de compassion elle avait fini par se laisser fléchir. Maintenant qu'elle avait dû se rendre auprès du souverain, elle n'avait plus de remède à sa peine et ses manches étaient sans cesse trempées des larmes qu'elle versait en pensant à celui dont elle était séparée. Celui-ci obligé de cacher ses desseins cherchait par tous les moyens à la revoir. Il se rendait comme toujours au Palais, s'y attardait, errait près de la chambre de Kogo qui, de son côté, se disait que venue sur l'appel de son souverain, il ne lui était plus permis de parler à Reizei ni même de lui faire savoir qu'elle avait pitié de lui. Un jour, il jeta par dessous le store de la fenêtre de Kogo un poème qu'il avait composé :

D'ici jusques à vous le trajet est plus court
Que de Shiogama pour aller à Moutsou,
Et pourtant exilé dans les frimas du Nord
Je ne me croirais pas plus éloigné de vous.

Kogo brûlait du désir d'y répondre mais se rappelant ses devoirs envers l'Empereur, elle ne se baissa même pas et dit à une jeune servante de ramasser ce papier et de le jeter dans le jardin. L'officier, plein de regrets et de chagrin, redoutant des choses terribles s'il était aperçu, se hâta de glisser le billet sous son vêtement et, bien à contre cœur, il retourna chez lui où il exprima sa tristesse dans ces vers :

Timide, vous n'osez relever mon message,
Je ne perds point courage et toujours pense à vous.

Devant toutes les difficultés qu'il éprouvait à la rencontrer il souhaitait ne plus vivre plutôt que d'aimer sans espoir et demandait la mort dans ses prières. Kiyomori en fut instruit et dit : « L'Impératrice est une de mes filles, le lieutenant-général Reizei a épousé l'autre; Kogo m'aliène mes deux gendres et

fait de moi l'objet de la risée publique. Il faut absolument l'éloigner du Palais et que l'on s'en défasse.» Kogo entendant ces paroles se demanda quel sort lui était réservé. Puis, pour ne pas causer de plus grande peine à son Seigneur, elle s'esquiva à la faveur de la nuit sans révéler à personne où elle allait. L'Empereur se consuma dans un amer chagrin. Le jour il allait à l'appartement de Kogo s'abandonner à sa douleur et la nuit, s'isolant dans une chambre orientée vers le sud, il cherchait à se consoler en admirant le clair de lune. Kiyomori l'apprit et jugeant que c'était la disparition de Kogo qui plongeait le Souverain dans une si grande tristesse, il se dit : «S'il en est ainsi, il faut que je fasse sentir qui je suis.» Il n'envoya vers l'Empereur aucune dame pour prendre soin de lui et voua tant de haine à ceux qui rendaient visite à Sa Majesté que pas un courtisan, redoutant sa puissance, n'osa plus venir au Palais. Hommes et femmes se taisaient et le silence de la Cour révélait un trouble profond. Le dixième jour du huitième mois était passé, le ciel était sans nuage, mais l'Empereur, les yeux voilés de larmes, n'apercevait qu'obscurément le clair de lune. Déjà la nuit était assez avancée quand l'Empereur demanda : «Y a-t-il quelqu'un ?» Point de réponse. Quelques instants plus tard une voix dit : «Me voici.» C'était le juge Nakakouni qui avait pris la veillée à quelque distance du trône. «Avancez, j'ai un ordre à donner.» Nakakouni s'approcha de l'Empereur en se demandant ce que sa Majesté pouvait avoir à commander. «Savez-vous où Kogo est allée ?» questionna l'Empereur. «Comment le saurais-je ?», répondit Nakakouni. «On dit qu'elle habite à présent aux environs de Saga une pauvre chaumière dont la barrière n'a qu'un battant. Sans savoir le nom de son hôte, il est impossible de retrouver Kogo.» L'Empereur, pensant que Nakakouni disait vrai, fut impuissant à retenir ses larmes. Nakakouni se prit à réfléchir. Il se dit que Kogo si habile au koto ne pourrait manquer d'en

jouer par un clair de lune si beau, en songeant à Sa Majesté. Quand elle se faisait entendre à la Cour, c'était lui qui l'accompagnait sur la flûte, aussi saurait-il reconnaître les notes de son koto d'aussi loin qu'on pourrait les percevoir. D'ailleurs, combien pouvait-il y avoir de maisons à Saga ? En s'enquérant tour à tour à chacune, il serait bien étrange de ne pas découvrir celle où logeait Kogo. Plein de ces pensées, il s'adressa à l'Empereur. « Voici ce que je pourrais faire, lui dit-il. Bien qu'il me paraisse très difficile de retrouver Kogo sans connaître le nom du maître de la maison où elle s'est réfugiée, je vais tâcher de la découvrir. Mais, si j'y parviens, elle ne croira que je suis chargé d'une mission par Votre Majesté que si je lui apporte un message écrit de Votre Auguste Main. » L'Empereur approuva ces paroles et s'empressa de rédiger une lettre qu'il remit à Nakakouni en lui disant : « Allez et faites-vous donner un cheval de mes écuries. » Nakakouni monté sur un cheval des écuries impériales leva sa cravache et partit vers l'ouest sous le clair de la lune. Pénétré par l'émotion qu'éveille dans l'âme la mélancolie des paysages de Saga en automne, il entonna le chant : « Ce village de montagne où brame le jeune cerf... » Quand il rencontrait une chaumière dont la barrière n'avait qu'un battant, il se demandait si Kogo l'habitait et, retenant sa monture, il écoutait, mais toujours en vain, si les notes d'un koto se feraient entendre. Il alla vers les temples pensant qu'elle s'y rendrait ; d'abord à celui de Shaka, puis il visita tous ceux de la région sans trouver personne qui rappelât Kogo. « Mieux vaudrait n'avoir jamais entrepris ce voyage que d'en revenir sans nouvelles », pensait-il, et déjà il cherchait quelque lieu de refuge ; mais de tous les côtés s'étendaient les domaines impériaux. Comme il se tourmentait, ne sachant que faire, il s'avisa de pousser jusqu'au temple de Horine qui était à peu de distance de là, dans l'espoir que Kogo y serait appelée par le clair de lune.

Tournant bride, il se porta dans cette direction, impatient d'arriver. Aux environs de Kaguéyama, le long d'un bosquet de pins, il lui sembla entendre les faibles notes d'un koto. Incertain si c'était la tempête sur les cimes, le murmure des pins ou le koto de celle qu'il cherchait, il se mit à songer tout en pressant son cheval et se dirigea vers le lieu d'où venaient les sons. Il chevauchait, forçant l'allure, quand il passa devant une barrière à un vantail et entendit jouer doucement du koto. Il fit halte et prêta l'oreille. Sûrement, il ne pouvait s'y tromper, c'était bien le toucher de Kogo. Il reconnut la mélodie, c'était le chant appelé *Sofourèn* qui exprime l'ennui d'une femme en l'absence de son époux. Nakakouni se dit alors qu'elle donnait une preuve de ses sentiments délicats en choisissant ainsi parmi beaucoup d'autres ce chant qui attestait sa pensée pour l'Empereur. Il tira sa flûte de sa ceinture et en joua quelques notes, puis il frappa à la porte. Le koto s'arrêta. « Ouvrez, s'il vous plaît. C'est Nakakouni qui apporte un message de l'Empereur. » Il frappa, il frappa, sans obtenir de réponse. Cependant un instant après il entendit dans la maison les pas de quelqu'un qui venait. Il en eut grande joie et prit patience. On leva le verrou, la porte s'entrouvrit et dans l'entre-bâillement apparut le joli visage d'une jeune fille qui dit : « Vous devez vous tromper de maison. A celle-ci la Cour n'envoie pas de message. » Nakakouni, de peur de donner en répondant le temps de refermer la porte et d'abaisser le verrou, la poussa avec force et entra. Il aperçut alors Kogo et lui dit : « Pourquoi avez-vous cherché refuge en un tel lieu ? Vous avez causé tant de chagrin à l'Empereur qu'on ne peut plus l'arracher à sa tristesse et l'on craint que ses jours ne soient en péril. Pour vous convaincre que je suis venu en son nom j'apporte une lettre que Sa Majesté vous adresse. » Il lui montra la missive et la lui fit remettre par la jeune fille. Kogo l'ouvrit, l'examina, et fut forcée de reconnaître qu'elle était

vraiment de la propre main de Sa Majesté. Elle s'empressa d'écrire une réponse qu'elle plia et fit passer à Nakakouni avec un costume complet de dame de la Cour. Le magistrat lui dit : « Cette réponse écrite devrait me satisfaire, mais comme ma mission est d'une importance particulière je ne puis repartir sans quelques explications de votre bouche. » Kogo admit cette requête et répondit ainsi : « Vous le savez, de tous côtés on rapportait de Kiyomori des propos si pleins de menaces pour moi que j'en étais remplie de terreur. Aussi j'ai quitté la Cour une nuit en secret et j'ai trouvé asile dans cette demeure. Je n'y avais encore jamais joué du koto, mais, ayant formé le projet de me rendre demain au désert d'Ohara, pour être agréable à mon hôtesse avant de me séparer d'elle, cette nuit j'ai cédé à ses instances, d'autant qu'elle disait qu'à cette heure tardive aucun passant ne m'entendrait sur la route déserte. Chérissant le souvenir d'une habitude d'autrefois, j'étais en train de jouer sur mon ancien koto. » Nakakouni se retournant alors vers ceux de son escorte leur donna des ordres. « C'est une dame de la Cour qu'il ne faut pas laisser sortir d'ici, surveillez-la de près. » Il les apostea de façon à faire bonne garde autour de la maison, puis lui-même, monté sur le cheval des écuries impériales, s'en retourna vers le Palais qu'il atteignit aux premières lueurs de l'aurore. Il fit aussitôt attacher sa monture et après avoir posé le costume féminin sur un écran dont la décoration figurait un cheval bondissant, il se dit : « L'Empereur doit dormir à présent, comment lui faire parvenir les nouvelles que je rapporte ? » S'avancant alors vers le bâtiment sud du Palais, il aperçut Sa Majesté encore à la place même où il l'avait laissée le soir. Dans le silence et la tristesse, l'Empereur admirait la lune et ces phrases poétiques lui revenaient à l'esprit : « On ne peut confier ses secrets ni aux oies sauvages qui parcourent le ciel du nord au midi, ni aux rivières qui coulent de l'orient à l'occident. C'est la lune

de l'aube qui sera ma confidente. » Nakakouni se présentant à lui soudain lui tendit la réponse envoyée par Kogo. Sans maîtriser son émotion, le Souverain remercia chaudement ce haut fonctionnaire du service qu'il venait de Lui rendre et lui enjoignit de ramener la jeune fille dès la tombée du jour. Nakakouni bien que tremblant de s'exposer au courroux de Kiyomori lorsqu'il apprendrait les faits, se mit en devoir d'exécuter cet ordre impérial; il emprunta donc un chariot et reprit le chemin de Saga. Pour vaincre la résistance de Kogo qui refusait de retourner à la Cour, il lui tint des discours flatteurs sur un ton de cajolerie et fit si bien qu'il put la ramener au Palais où elle fut cachée au fond d'appartements secrets dont elle ne sortait que la nuit pour se rendre aux invitations de l'Empereur. C'est ainsi qu'une princesse vint au monde qui n'était autre que la Princesse Bômon. Kiyomori se doutant de ce qui se passait répétait : « L'histoire de la mort de Kogo n'est qu'un mensonge, que ne donnerais-je pas pour être sûrement débarrassé d'elle ! » Il réussit enfin, on ne sait par quel stratagème, à l'attirer hors de sa retraite et à mettre la main sur elle; il l'obligea de se faire religieuse, puis la chassa du Palais. Elle était alors âgée de vingt-trois ans. Elle avait ardemment souhaité de quitter le monde, mais alors ce fut contre son gré qu'on l'exila au fond du pays de Saga où elle vécut le reste de ses jours amaigrie sous l'étole sombre. Telle est la terrible injustice dont elle fut victime.

L'Empereur tombé malade en mourut. Son père, le Hoo, dans sa retraite impériale ne cessait de soupirer sous les coups répétés du malheur. Pendant l'ère précédente d'Ei-san, son fils aîné Nijo était mort, puis au septième mois de la deuxième année d'Anguène son petit-fils le prince Rokoujo disparut aussi. Ensuite le prince Kènshine atteint par les brouillards de l'automne passa comme la rosée du matin. Le Hoo était lié avec lui d'une si étroite amitié qu'ils se disaient entre eux en

regardant les étoiles du blanc fleuve du ciel : « Si l'air était notre élément, nous serions deux oiseaux réglant l'un sur l'autre leur vol, et si nous puisions notre vie dans la terre, nous serions, côte à côte, deux branches d'un même arbre. » Les larmes du Hoo n'étaient pas encore taries, car il se souvenait de ces malheurs comme s'ils étaient de la veille ou du jour même. Or, au cinquième mois de la quatrième année de Jisho, son second fils, le prince Takakoura fut tué. Enfin le Souverain encore sur le trône, en qui le Hoo plaçait sa confiance pour la vie présente et pour celle à venir, partit avant son père. Le ministre Açaça dont le fils venait de mourir a écrit : « Il n'y a pas de plus grand chagrin que celui d'un père âgé qui survit à son fils ; ni de plus grand regret que celui d'un fils jeune qui meurt avant son père. » Le Hoo éprouvait à présent toute la vérité de ces lignes et cherchait réconfort dans la lecture des prières Itchijo myo tène sans négliger celles de San mitsou gyo ho. Comme c'était pendant le deuil impérial, les courtisans portaient des vêtements sombres.

(Vol. VI, chap. iv.)

IV. MORT DE KIYOMORI.

Le vingt-troisième jour du premier mois ⁽¹⁾ un Conseil des Grands de la Cour fut subitement convoqué au Palais. L'ancien chef des armées de l'Est, Mounémori, s'avança et dit : « Notre dernière expédition dans les régions de l'Est semble n'avoir donné aucun résultat appréciable. Maintenant que j'ai de nouveau reçu le commandement je vais poursuivre les rebelles de l'Est et du Nord. » Tous les seigneurs s'inclinèrent et approuvèrent ce mâle discours ; le Hoo en fut très ému. Les hauts fonctionnaires civils, les chefs de grande réputation, tous ceux

⁽¹⁾ Février du calendrier actuel.

qui avaient un peu d'expérience de l'arc et des flèches, présents au Conseil, donnèrent leur assentiment à la nomination de Mounémori et reçurent l'ordre de partir en campagne contre les gens de l'Est et du Nord. Le vingt-septième jour du même mois, comme on était déjà prêt à quitter la capitale, Kiyomori fut pris au milieu de la nuit d'une indisposition qui força de remettre le départ. Le lendemain, à la nouvelle que le mal s'aggravait, toute la ville et Rokouhara furent en grand émoi. On chuchotait de tous côtés que Kiyomori l'avait bien mérité, que c'était chose prévue. Le Prince-prélat, dès le premier jour de sa maladie, ne put prendre aucune boisson, pas plus d'eau froide que chaude. Tant son corps était brûlant, on eût dit qu'un feu y était allumé et dans sa chambre la chaleur suffoquait quiconque approchait à quatre ou cinq toises de lui. Il ne faisait que répéter « chaud ! . . . chaud ! ». Cela avait toutes les apparences d'une chose surnaturelle. Pour faire tomber la fièvre qui semblait tant le faire souffrir, on alla sur le mont Hiei puiser au puits de Sènjou de l'eau qu'on versa dans un vaisseau de pierre où on le plongea. L'eau se mit à bouillonner et fut aussitôt comme un bain chaud. Quand au moyen d'un tuyau on dirigeait sur lui un jet d'eau froide, elle rebondissait en sifflant sans l'atteindre, comme si elle eût touché une pierre brûlante ou un fer rouge. Celle qui frappait son corps rejaillissait en flammes et remplissait la chambre d'une fumée noire dont les volutes s'élevaient en tourbillons. Quand autrefois l'évêque Hozou alla demander à Emma où sa mère avait reçu une nouvelle vie, le Prince des Enfers eut compassion de lui et le fit conduire par un de ses geôliers à la fournaise ardente du Shonétsu. Comme il regardait par la Porte de Fer, il vit comme dans un jaillissement d'étoiles monter des flammes à plus de cent lieues dans le ciel, mais rien ne dépassait l'horreur de la chambre de Kiyomori. De plus, la Princesse de Hatchijo, épouse du Prince-prélat, eut le songe terrible que

voici : au milieu de flammes épouvantables un chariot vide entra par la porte. Devant et derrière marchaient des êtres à tête de bœuf et d'autres qui avaient l'air de chevaux. Un écriteau de fer fixé à l'avant du char portait le mot « sans ». La Princesse demanda dans son rêve d'où venait et où allait ce char. On lui répondit qu'il était envoyé des Enfers par le Grand Juge Emma à la rencontre du Chancelier Kiyomori, du clan Taïra, dont les crimes ne pouvaient plus se tolérer. Or, comme elle demandait ce que signifiait cet écriteau on lui dit que pour châtement du sacrilège qu'il avait commis en faisant brûler la statue de seize toises en bronze du Bouddha Rotchana des temples de Nara, le tribunal d'Emma l'avait condamné à être plongé dans l'Enfer « sans fond » mais n'avait pas encore fait écrire le mot « fond ». La Princesse à son réveil était baignée de transpiration. Quand elle raconta son rêve, tous ceux qui l'entendirent en frémirent de terreur. Ils allèrent aux temples de Bouddha et aux chapelles des saints offrir sans regret de l'or, de l'argent, des bijoux faits des sept matières les plus précieuses ⁽¹⁾, y portèrent jusqu'aux selles de leurs chevaux, jusqu'à leurs armures, leurs casques, leurs arcs, leurs flèches, leurs grands sabres, prièrent avec ferveur, mais aucun signe ne leur fut révélé. Puis les princes et les princesses entourèrent le chevet du mourant et, inconsolables, pleurèrent. Le second jour du second mois, malgré la chaleur intense qui se dégageait du malade, la Princesse examina l'état de son époux et jugea que les lueurs d'espoir diminuaient de jour en jour. Profitant d'un moment où le patient avait un peu repris connaissance, elle lui dit : « Si vous avez quelque vœu à exprimer, parlez, je vous en prie. » Kiyomori, malgré son énergie habituelle, arrivé à ses derniers instants, ne put que prononcer d'un souffle

(1) Les sept matières les plus précieuses sont : l'or, l'argent, l'émeraude, le cristal, les perles, l'agate et le shako, sorte de coquillage (Tridacna).

entrecoupé : « L'Empereur a daigné nous récompenser au delà de nos mérites des nombreuses victoires que les Heiké ont remportées sur les ennemis de la Cour impériale depuis les ères de Hoguène et de Heiji. Je suis, en outre, allié à la famille impériale, j'ai atteint la dignité de chancelier, je laisse mes enfants dans une grande prospérité. Je n'aurais donc rien à souhaiter si seulement je voyais devant moi la tête tranchée de Yonosouké Yoritomo. Après ma mort ne vous mettez pas en peine d'organiser pour moi des cérémonies religieuses, d'élever des pagodes ou des sanctuaires à ma mémoire, mais envoyez sans tarder une expédition contre Yoritomo et faites en sorte que sa tête coupée soit bientôt placée sur ma tombe. C'est une preuve de piété filiale que vous me devez dès cette vie et dans la vie future. » C'est par de telles paroles qu'il assurait sa damnation. Espérant avoir encore des chances de guérison il s'allongea, se tourna et se retourna sur une planche où l'on faisait couler de l'eau mais selon toute vraisemblance il n'y avait aucun moyen de le sauver car le quatrième jour du même mois, après une longue agonie il expira soudain. Le roulement des voitures qui allaient et venaient retentit si fort que le ciel en fut ébranlé et que la terre en trembla. Même à l'occasion d'un événement concernant l'Empereur lui-même l'agitation générale ne pourrait être plus grande. Il était dans sa soixante-quatrième année.

Sa mort ne fut pas due au grand âge, cependant comme il avait épuisé les jours que le destin lui avait accordés les grandes prières du bouddhisme n'avaient eu aucune efficacité. La Majesté de Bouddha et des dieux s'était cachée, les Cieux ne l'avaient pas protégé, aussi les intercessions des laïques étaient-elles restées impuissantes devant cette mort. Une foule de soldats qui savaient ce qu'est le dévouement, rangés du haut en bas du Palais, s'étaient trouvés sans armes pour repousser même un instant la mort insaisissable. Il avait entrepris sans

escorte le voyage de l'Enfer d'où personne ne revient, il était parti pour le mont de la Mort et pour le Fleuve des Trois Voies⁽¹⁾ où ses crimes et ses cruautés, transformés en bourreaux, vinrent seuls au devant de lui.

Comme on ne pouvait attendre indéfiniment on fit incinérer les restes de Kiyomori à Atago, le septième jour de ce mois. Puis Enjitsou Hogan suspendant les os à son cou s'en alla au pays de Sétso et les enterra dans l'île de Kiyo. En vérité, le renom de Kiyomori fut grand, il jouit d'une immense puissance. Pourtant son cadavre se changea en une fumée qui s'éleva et se dissipa dans le ciel de la capitale et ses os mêlés quelque temps au sable de la grève se perdirent à jamais dans la terre.

(Vol. VI, chap. vii.)

V. TADANORI S'ENFUIT DE LA CAPITALE.

Quel chemin Satsouma no Kami Tadanori, traqué par ses ennemis, a-t-il pu prendre pour revenir à la capitale? Escorté de cinq cavaliers et d'un page, tous les sept le casque en tête, il se rend chez le seigneur Shounzei de Gojo qui a solidement barricadé le portail de sa résidence. Aussitôt que Tadanori eut fait connaître son nom, on entendit à l'intérieur la rumeur de gens en émoi annonçant que les fugitifs étaient de retour. Satsouma no Kami sauta promptement de cheval et cria : « Je voudrais parler au seigneur Shounzei. » Puis, s'avançant, il reprit d'une forte voix : « C'est moi Tadanori, venu pour parler

⁽¹⁾ Le Mont de la Mort (Shidé no Yama) montagne des Enfers que tous les morts doivent passer. Le Fleuve des Trois Voies (Sanzou no Kawa) est assez comparable au Styx des Grecs. Après l'avoir traversé les morts sont débarrassés de leurs vêtements par une vieille femme et dirigés sur une des Trois Voies dites : Voie des Enfers, Voie des Diables Affamés, Voie des Animaux.

à Shounzei. S'il craint de faire ouvrir, qu'il approche seulement du portail. » Shounzei dit à ses gens : « De lui nous n'avons rien à redouter. Ouvrez et laissez-le entrer. » Ces deux hommes se retrouvant face à face offrirent un tableau d'une tristesse pathétique. Satsouma no kami dit : « Des années se sont écoulées depuis que j'ai eu l'honneur de recevoir votre enseignement, mais ne croyez pas que je vous aie oublié. Si je suis resté si longtemps sans m'enquérir de vous, c'est bien contre mon gré. La confusion qui depuis deux ou trois ans n'a pas cessé de régner à Kioto et le bouleversement des provinces m'en ont empêché, sans compter que les dangers courus par ma famille pourraient m'être une excuse. Déjà notre Souverain a dû quitter la capitale, et la ruine de tous les miens est certaine. En apprenant que l'Empereur vous avait confié la mission de faire une anthologie des meilleurs poèmes de son règne, j'ai voulu soumettre mes vers à votre jugement. Malheureusement le trouble de l'Empire a fait ajourner l'exécution de ce projet; mais si, une fois l'ordre et le calme rétablis, vous estimiez quelqu'une de mes compositions digne d'entrer dans ce recueil, ce serait pour moi un honneur sans égal. Aucune ambition ne me tourmente autant. Vous trouverez sur un rouleau que je vous apporte des poésies que je ne crois pas sans valeur. Si l'une d'elles seulement pouvait être favorisée de votre choix, je m'en réjouirais sous l'herbe de ma tombe et veillerais sur vous de ce monde lointain. » Depuis bien des années il composait des poèmes qui n'étaient pas sans mérite et en avait rassemblé plus de cent sur un rouleau qu'il avait emporté au moment de s'enfuir. Glissant sa main au défaut de son armure il tira ce rouleau et le remit à Shounzei qui après l'avoir déployé y jeta un coup d'œil et répondit : « Vous pouvez compter que je conserverai avec grand soin le souvenir que vous venez de me donner. Votre visite témoigne à la fois de votre affection pour moi et de vos sentiments délicats. J'en suis si touché qu'il m'est

difficile de retenir mes larmes.» Satsouma no Kami reprit : « Que mon cadavre abandonné sur le flanc des montagnes soit battu des vents et des pluies, qu'il soit, infâme, balloté par les flots de la Mer Orientale, que m'importe à présent ! Désormais dans ce monde éphémère je n'ai plus de souci. Il faut que je vous quitte. Adieu ! » Il remonta en selle, serra les cordons de son casque et tournant la bride vers l'ouest il se remit en route. Shounzei debout, le suivit longtemps du regard et l'entendit chanter de sa voix puissante :

Longue encore est la route où je vais galoper
Vers le Ganzan noyé dans les brouillards du soir
Qui ravive en mon cœur les regrets des adieux.

Shounzei ne pouvant dominer son émotion rentra chez lui en étouffant ses larmes. Plus tard, le calme étant revenu dans l'Empire il fut chargé de faire l'Anthologie Senzaishou. Au souvenir du piteux aspect et des paroles de Tadanori il eut voulu puiser sans réserve parmi tant de poésies remarquables, mais tout ce qu'il put faire pour un rebelle à l'Empereur fut d'en choisir une qu'il intitula « La Fleur du Pays natal » et attribua à un auteur inconnu :

Shiga gît dévasté, mais, comme au temps passé,
Dans la paix de ses monts fleurit le cerisier.

(Vol. VII, chap. xv.)

VI. MORT DE TADANORI.

Satsouma no Kami Tadanori, chef de l'armée de l'Ouest, vêtu ce jour-là d'un hitataré ⁽¹⁾ de brocart bleu foncé et d'une

(1) *Hitataré*, sorte de casaque d'étoffe riche que l'on portait sous l'armure, mais dont les manches étaient visibles.

armure lacée de cordons de soie noire, monté sur un grand coursier fougueux avec une selle en laque semée de poudre d'or, opérait tranquillement sa retraite entouré d'une centaine de cavaliers en ordre parfait. C'est alors qu'Okabé no Rokouyata Tadazoumi, de Mouçashi, l'apercevant, jugea que c'était un rival digne de lui, excita son cheval des éperons et de la cravache et rattrapant le guerrier l'apostropha ainsi : « Quel est donc ce grand capitaine qui n'a pas honte de tourner le dos à l'ennemi ? Qu'il revienne donc par ici ! » Tadanori se retourna pour voir qui lui portait ce défi et dit : « Nous sommes camarades, du même parti. » Mais Okabé le dévisageant sous son casque aperçut ses dents laquées de noir et s'écria : « Ah ! par exemple ! Les hommes de mon parti ne se noircissent pas les dents. Sûrement tu es un prince Heiké. » Poussant son cheval à la hauteur de Tadanori il étreignit son adversaire avec violence. Ce que voyant, la troupe de cent cavaliers, toute composée de mercenaires de bien des pays, se dispersa jusqu'au dernier homme, tous luttant de vitesse dans leur fuite. Satsouma no Kami était célèbre en Koumano, pays de sa jeunesse, autant pour son agilité que pour sa grande force. Il saisit Rokouyata en s'écriant : « Misérable ! maudit coquin ! Je t'ai déjà dit que nous sommes du même parti, ne m'arrête pas davantage. » Empoignant Rokouyata solidement il le tira à lui, le frappa de deux coups de sabre avant de le précipiter à terre et lui en porta encore un pendant leur chute. Les trois fois il le toucha, mais deux fois il rencontra l'armure sans la percer et à la troisième fendit le casque sans blesser mortellement son ennemi. Alors lui maintenant la tête il allait lui trancher le cou, quand le page de Rokouyata, qui n'avait pu galoper aussi vite que son maître, survint, bondit à bas de sa monture et tirant son sabre coupa net le bras droit de Tadanori au-dessus du coude. Satsouma no Kami comprit que le moment était venu pour lui de dire les prières de la mort. Soulevant Rokouyata, il le pro-

jeta à une longueur d'arc, puis se tournant vers l'ouest il récita : « Bouddha, Dieu de Lumière, Toi qui répands Tes rayons à travers l'univers sur les croyants du monde entier, ô Bouddha n'abandonne pas celui qui Te prie. » Rokouyata arrivant par derrière abattit la tête de Tadanori, puis il se dit : « C'est une belle tête que je viens de trancher, mais qui donc était mon adversaire ? J'ignore son nom. » Au carquois du vaincu était fixé un morceau de papier couvert d'écriture, il le prit, le parcourut et y lut une poésie intitulée « Hôtel de Fleurs » :

Cette nuit, fatigué par une longue étape,
C'est sous un toit de fleurs que je vais reposer.

Comme elle était signée Tadanori, Rokouyata comprit qu'il avait tué Satsouma no Kami. Alors brandissant la tête coupée à la pointe de son grand sabre il cria d'une voix retentissante : « Aujourd'hui Okabé no Rokouyata Tadazoumi de Mouçashi a tué un héros du Nippon : Satsouma no Kami Tadanori. » En l'entendant amis et ennemis se dirent : « Quelle perte ! En art militaire ou en poésie il excellait de même. C'était un bon général. » Et tous mouillaient de larmes les bras de leurs armures.

(Vol. IX, chap. XIV.)

